

J'aimerais vous dire que c'est le ciel que j'aperçois là-haut, ou au moins la surface de l'eau au-dessus de laquelle il doit se trouver, mais ce n'est pas le cas... Impression d'avoir sombré dans les abîmes les plus profonds de l'océan, des milliers de litres qui me séparent de mon insouciance d'autrefois. Arrive un moment où la conscience n'est même plus capable de se représenter autant de masses. Lorsque l'on contemple un ciel étoilé ou le soleil au matin, imagine-t-on tout ce qui nous en éloigne ? Non, bien sûr. Alors pourquoi ai-je la sensation horrible d'être écrasé par ce poids prodigieux, une épaisseur à nulle autre comparable ?

Je m'appelle Ismaël, quatorze ans. Un peu jeune pour mourir me direz-vous, bien qu'au fond il n'y ait pas d'âge pour bien faire !

Il pleut... Il pleut des gouttes noires, épaisses et poisseuses, qui semblent gesticuler lorsqu'elles s'approchent de moi. Mon corps en est couvert. Au fur et à mesure que le temps passe, que les jours s'écoulent, ma vision se fait plus claire là où mes yeux voilés me donnaient la sensation de nager dans un rêve. Je distingue des algues hautes qui m'entourent et me retiennent, je perçois ces gouttes avec plus d'acuité. Elles s'agglomèrent autour de moi, entrent dans ma bouche, glissent par la trachée et l'œsophage. Je les sens à présent.

Dans un coin de mon esprit, des voix discourent. Je mets un moment à rassembler mes pensées et à comprendre de qui il s'agit, ma mère en train de se plaindre, et Judith ma sœur aînée à la raisonner :

- On n'a pas idée de partir en croisière avec tout ce qui se passe !
- Maman, il voulait nous faire plaisir. Y avait des rabais de 70 %, il a voulu en profiter...
- Tu m'étonnes qu'y ait des rabais...

Sur le quai à Bordeaux, le personnel de bord affichait de grands sourires, des animations avaient été organisées pour les enfants, des clowns, des ballons offerts, du pop-corn distribué, des cocktails pour les adultes. De grands panneaux nous détaillaient les côtes d'Espagne et du Portugal que l'on allait découvrir. Pour un adolescent, l'euphorie de cet accueil avait rapidement fait oublier tout le reste. C'est rare que l'on prenne des vacances, ou qu'on fasse quelque chose qui sorte vraiment de l'ordinaire. Mon père revint enfin et nous avons embarqué, non sans que les disputes aient repris. Oui, le paquebot était somptueux, rutilant... pourtant lorsque nous sortîmes au dehors, sur le pont supérieur, le vent chaud nous fouetta, et l'horizon couvert de nuages menaçants raviva les inquiétudes de ma mère.

Après quelques heures, le navire quitta la rade de Bordeaux et s'élança vers l'océan... et là, en voyant la côte s'éloigner, je me demandai si ma mère n'avait pas raison, si tout ceci était vraiment une bonne idée. Alors que je suis allongé dans mon cercueil d'algues, mes pensées filant en tous sens, je cherche à comprendre, à expliquer. Ne croyez pas que je vous ai parlé jusque-là d'une simple croisière par temps orageux. Cela commence à faire plusieurs années que le climat s'est dérégulé, d'une façon de plus en plus préoccupante. Printemps et été semblent avoir disparu, remplacés par un éternel automne. Les ouragans se multiplient, de plus en plus nombreux d'une saison à l'autre. La mer, les océans et les cieux sont devenus sauvages, comme hostiles à l'homme. Les inondations ne se comptent plus ; les tempêtes ont pris de plus en plus d'ampleur, ravageant à présent même les parties du globe qui en étaient exemptes. À cause de ces conditions difficiles, des navires disparaissent, s'échouent, beaucoup de tankers, des navires de pêche, tous ceux qui s'éloignent en haute mer. D'ailleurs les membres d'équipage du paquebot nous le répétaient avec de grands sourires :

- Le Charm of the Sea se contente de longer les magnifiques rivages de l'Espagne et du Portugal. Nous ferons étape chaque jour dans un nouveau port. Une merveille !

Oui, ils avaient mis le paquet à bord. On vous encourageait à prendre des photos, à les partager sur Insta, genre : « *Trop bien la croisière sur le Charm of the Sea* ». Mais dès la première nuit, ce furent des cris d'épouvante et d'horreur qui nous réveillèrent. Le paquebot était en feu. Des choses parcouraient les travées et les couloirs moquetés. Des bruits effrayants montaient de la coque, comme si le métal lui-même était percuté.

J'en garde un souvenir brumeux, des angoisses incroyables me serrant le cœur, une fuite désespérée, tentative d'évacuation en pleine panique. Une nuit de tous les cauchemars.

- Les océans ont changé, éructe Ohola la sirène noire. En voici la cause et les coupables !

Sa gueule hérissée de dents pointues semble dévorer l'eau tandis qu'elle aboie sur les noyés. Son corps luisant est noir du bout de la queue jusqu'à celui du nez, ses cheveux de femme gris cendré. Elle peut discourir pendant des heures celle-là, haranguant les travailleurs à toujours plus d'entrain. En ce qui concerne le changement, les plus anciens parmi les noyés en savent quelque chose. En leur temps ils ont parcouru maintes mers autour du globe... et depuis leur décès, ils en ont vu des désastres, comme si les choses s'étaient accélérées au cours des dernières décennies. Des zones mortes où toute vie marine a disparu. Des marées huileuses qui collent à la peau et bouchent les bronches des poissons, pourrissant les rivages. Des infestations d'algues toxiques. Des masses entières de plastiques, entraînées par les courants marins qui piègent poissons et cétacés.

Alors, on comprend que la nature se rebelle...

Qui aurait pu croire qu'autant de formes monstrueuses aient pu voir le jour dans les abysses ? Autour de nous s'élancent des orques à quatre membres humains, avec des gueules capables d'avaler cinq d'entre nous. Leur présence énorme fait froid dans le dos. Des raies filent et crépitent d'énergie électrique, avec des méduses gravitant autour d'elles. Des consciences se sont éveillées chez ces animaux marins. Pas très futés, ni guère intelligents, suffisamment en tout cas pour évoluer en bonne harmonie et mener des actions contre leur ennemi. Nous. Anciennement nous. Les noyés crawlent à grande vitesse, portés à la fois par les courants et glissant dans l'ondée grâce à la drôle de matière qui recouvre nos corps et nous maintient dans une demi-vie. Les larves noires ont investi notre organisme, les poumons, les boyaux, les tissus de la peau, qu'en sais-je. Ces créatures minuscules nous ont apportés un second souffle, une fois que le premier eut disparu. Dans notre sillage d'ailleurs elles se déploient et colonisent l'eau, en l'attente de notre but : un autre paquebot. Sa coque inversée croise dans notre direction. Des bancs de poissons nous entourent, semblant des monstres prodigieux qui changent de forme à chaque seconde. La peur nous étreint le cœur, l'angoisse de ce qui approche, et l'incompréhension face à ce qu'on attend de nous aujourd'hui.

Celui qui s'est imposé comme notre meneur se nomme Starbuck, autrefois second d'un équipage de marins. Dès que nous avons émergé de notre lit d'algues dans la cité sous-marine de Canopé, il était là pour nous guider (entouré par une garde de sirènes noires et de créatures abjectes, pour faire bonne mesure). Ses mots puissants s'écartent autour de lui avant de nous parvenir avec un léger temps de retard, et il scande le dogme :

« L'océan est notre mère, et nous lui devons tout. Elle nous a bercés, nous a portés et nourris. Oui, elle a pris nos vies et notre jeunesse, mais en nous apportant tellement plus. Aujourd'hui, et ça ne date pas d'hier croyez-moi, notre mère souffre et se révolte. Elle a pris la mesure du danger qui la menace et réuni ses ouailles pour que sa vengeance soit implacable. »

Entre ses bras, vous serez choyés et aimés... noyés ! Vous vivrez plus longtemps qu'aucun homme avant nous. Moi qui vous parle, cela fait près de trois siècles que je survis dans les flots... Or tout cela a un prix. Et au-dessus de ce prix, une menace. L'océan n'a que faire des chiffes-molles et des peureux, des états d'âme et des femmelettes. Nous sommes des hommes et nous payons le prix pour ce que nos semblables ont pillé et violé.

Le prix est simple, il se paye en vies. Vous monterez avec nous à la surface et vous ramènerez des vies, des vies et encore des vies... Vous serez loués pour chacune d'elle, et au cours des nuits de beuveries, on chantera les plus grandes victoires et les sirènes vous courtiseront. Au contraire, à ceux qui trahiront le dogme et manqueront à leur devoir d'homme, vous dépérerez à petit feu et les plus faibles finiront dévorés, aucun de nous n'y coupera... Tel est le destin des noyés »

Les hommes transportent des rouleaux de longues algues tressées. Un groupe gagne les hélices à l'arrière du paquebot et tente de l'entraver, malgré la puissance des moteurs diesel (près de 100.000 CV nous avait expliqué un des membres du personnel de bord). Nous émergeons à la surface, et des poissons volants emportent nos filins d'algues jusque dans les hauteurs. Une marée de noyés se rue à l'abordage, escaladant les parois incurvées comme s'il n'y avait jamais rien eu de plus facile.

« Aujourd'hui notre mère montre ses crocs, elle se déchaine en ouragans, cyclones, tempêtes et lâche ses armées sur ses ennemis. Vous n'êtes pas les plus petits, ni les moins forts, vous êtes des noyés et vous savez maintenant quel est le prix ! »

Les compagnons d'infortune qui grimpent à mes côtés ont-ils eux aussi au cœur cette lourdeur indescrivable ? Je repense à ma sœur et à ma mère dont j'ai été séparé, à mon père que j'ai vu assailli par des créatures indistinctes sous l'eau. Je voudrais lâcher ce filin et retomber en arrière. Après être mort une fois la vie a-t-elle encore un sens ? Un intérêt ? Je suis grand pour mon âge, comme toutes les nouvelles générations, et on m'a pris pour un homme, sinon on m'aurait laissé me faire dévorer.

Les noyés émergent sur le pont et courent parmi les parasols repliés et les chaises longues. La coque est prise d'assaut par les poissons les plus gros, et une plainte est soudain poussée : une alarme, diffusée par les haut-parleurs du bateau. Dans mon esprit, la réalité bascule, se mêle aux souvenirs d'une attaque similaire. Je reste proche de Starbuck, ne sachant que faire. Nous avons pénétré dans les salles de restauration à l'heure où tout le monde est attablé. La panique est totale. Les gens fuient devant notre apparence hideuse de cadavres vivants.

- On ne prend que les hommes ! hurle notre chef.

Il est au combat avec un groupe de personnes acculées. Ses coups font mal, déchirent la peau, provoquent des hématomes incroyables, comme s'il était doté d'une force disproportionnée. Il a assommé un gars en costume et menace les autres. Starbuck prend le temps pourtant de se tourner vers moi :

- Emporte celui-là ! ALLEZ !

J'agis comme une âme en peine, incapable de comprendre ce qui m'arrive, ce qui se passe, ni pourquoi tout cela. Me saisissant de l'homme inconscient, le portant sur l'épaule, je regagne le pont, puis le bastingage.

- Je suis vraiment désolé !

Je sais que je pleure, bien que tout mon corps soit trempé. Les minuscules créatures noires s'accrochent à moi et rampent sur ma peau. On dirait des têtards. Ça me rappelle quelques parties de pêche à l'épuisette dans un petit bassin chez ma grand-mère. Je ferme les yeux, avant d'être secoué de sanglots. Toutes les vanes se rompent, et comme je répète sans fin : « *je suis désolé* », je n'ai qu'une hâte, replonger dans l'eau et disparaître dans les profondeurs. À peine ralenti par ma charge, j'escalade le rebord et bondis le plus loin possible. Le bateau a commencé à tanguer, il prend l'eau. Des dizaines de silhouettes tombent des hauteurs en cherchant à échapper au raid des noyés, pour finir entre les dents des créatures des mers.

La surface claque et je disparaiss sous l'eau, sans que l'assaut ne perde une seconde d'intensité. Une sirène passe à proximité, montrant les dents à l'humain, je me place entre elle et lui, presque comme par réflexe. Autour de moi nagent ces millions de petites larmes noires qui nous maintiennent en vie. Elles m'entourent et commencent à effectuer leur travail sur le malheureux que j'ai entraîné. L'eau l'a réveillé, mes bras l'empêchent de s'échapper, il se débat et je manque le relâcher, éprouvant tellement de peine pour lui, mais le Credo résonne dans ma tête, tout comme le coût émotionnel que j'ai déjà payé. Impossible de le lâcher. Ça ne dure heureusement que quelques secondes...

Comment des créatures marines peuvent-elles provoquer tellement de dommages, des êtres de chair ? Réussir à percer une telle épaisseur de métal ? À mesure que le temps passe, la surface se colore en rouge. Je vois couler des orques déchiquetés. Ils se sont suicidés à leur tâche ! Faut-il donc que leur mère soit déchaînée...

Depuis le début de l'assaut, je ne rêve que d'une chose : rentrer à Canopé. On émerge du rêve des noyés avec un profond désarroi, une absence totale de volonté et de vie qui ne trouve qu'un seul remède. Oui, ça fait rire les plus anciens, mais on nous coiffe de méduses. Une sorte d'alchimie se produit entre nos deux consciences, et débute une plongée dans un univers psychotrope, halluciné, irréel, comme un voyage psychédélique en abandon total. Que pourrait-on rêver de mieux que de disparaître totalement, abandonner toute conscience et ne jamais remonter à la surface.

L'immense paquebot plonge peu à peu dans les profondeurs. Les noyés se sont regroupés avec leurs proies, et ils chantent des hymnes d'autrefois, liés à l'océan. On y parle de courage, de défi, d'une maîtresse plus aimante et colérique que toutes les autres.

Le navire disparaît devant nous, emporté par l'obscurité des fonds, comme une dernière victime.

CANOPE

La cité est dotée d'un ciel, qui l'aurait cru ? Des milliers de créatures luminescentes nous surplombent, agglomérées les unes aux autres. Nous les nourrissons, récoltons leur semence avant de la répandre sur les individus. Chaque jour naissent ces petits embryons noirs que j'ai pris pour de la pluie. Et ils tombent en-dessous sur les bassins où gisent les noyés. Dans la cité, d'innombrables espèces marines cohabitent. Beaucoup d'orques, de raies, de poissons faisant deux ou trois fois la taille d'un brochet, et aux dents redoutables. La plupart sont violentes, hargneuses. Les combats pour se reproduire sont féroces, que ce soit entre mâles ou avec les femelles. Il n'est pas rare après des échauffourées que le sang flotte entre deux eaux.

Les noyés se comptent par centaines. Les anciens ont colonisé des grottes dans les flancs de la cité, et une simili existence terrestre s'y déroule. Des lits ont été constitués d'algues, des roches phosphorescentes fournissent de la lumière, des cannes ont servi à réaliser des tables de fortune.

Toute une cour désespérée gravite autour de Starbuck et de ses officiers : Stubb un gars tranquille et Flask, petit homme trapu. Pour entretenir le moral des hommes, on conte les aventures d'autrefois.

Au dehors, les conversations de ceux qui n'ont pas trouvé de place sont plus sombres :

- Alors quoi, on se retourne contre notre propre race ? demande un homme.

- La nature n'est-elle pas ce que nous avons de plus précieux, s'étonne un autre. Est-il si étrange que l'océan cherche à éradiquer la menace à laquelle elle fait face. C'est la survie du plus fort, la loi de la jungle.

- L'homme a commis les pires méfaits, reprend le premier, c'est sûr ; mais tellement de bien aussi, des parcs naturels, mesures de limitation de la pêche et de la pollution. La population importante et la division ont joué contre nous, pourtant tellement de gens œuvrent aussi pour la nature, et pas que Greenpeace !

- Je comprends ce que tu veux dire, rajoute un troisième. Nous devenons des tueurs de sang-froid. On nous a menacés, on nous impose un dogme qui doit régir nos existences, et personne n'aurait le droit de s'y opposer.

Un grand homme nous surplombe soudain. Malgré la noyade on voit à sa peau, bien plus sombre que la nôtre, qu'il était d'origine africaine. Daggoo est son nom :

- Le dogme nous aide à tenir, explique-t-il, car sinon nous serions devenus fous depuis longtemps. Nous aimons la mer, et cela facilite l'acceptation de notre sort. Pourtant...

Les visages se sont tournés vers lui. On sait qu'il fait partie des tous premiers équipages parmi les noyés. Son regard semble s'être perdu au loin. Il reprend finalement la parole :

- Depuis deux siècles, notre mère prépare sa riposte. À travers les cinq océans, elle a nourri sa colère et fait grandir ses monstres. L'un d'entre eux pourrait être notre délivrance. Nous avons mis de côté les sentiments dans nos cœurs, et le dogme nous y a aidés... malgré cela, croyez-moi, nous restons des chasseurs... Le cœur des noyés pourrait encore battre !

Nous le pressons de questions afin connaître son histoire. Et ce qu'il évoque réveille de vieux souvenirs en chacun de nous, comme si un mythe du passé pouvait soudain revenir nous hanter. Une étincelle de conspiration brille désormais dans le groupe. Peut-être est-il possible de faire quelque chose.

Dans les profondeurs, chaque jour est identique aux précédents, pas de climat qui change, pas d'événements notables. Le travail nous occupe, récolte sur la baie luminescente ou parmi les plantations d'algues, préparation des repas et des décoctions. Les plus anciens nous apprennent ce qu'il faut prélever pour tel ou tel usage, ce qu'on peut obtenir avec les différents coraux, l'usage des plantes marines, les endroits où les noyés sont autorisés à attraper des poissons pour leur usage alimentaire (et bien sûr pas les plus nobles).

Les sirènes noires nous gardent sous leur coupe, telles des amazones du temps de la Grèce antique. Parmi elles, Ohola est la plus présente, déclamant ses lois fondamentales sur les océans, à se demander si le dogme ne vient pas d'elle. Ses compagnes s'amuse parmi les hommes, et en emportent parfois qui ne réapparaissent pas de la journée. Une mésaventure qu'aucun n'envie. Les femmes-poissons sont violentes, rancunières... avides paraît-il d'une volupté qui naît de l'asservissement et des tortures. Ce sont elles qui portent l'âme de l'océan ainsi que sa parole. Et à les entendre, les perspectives ne

font guère plaisir. Lorsque les hommes reviennent, nous les pressons de questions. Tashtego, ancien harponneur d'origine indienne, nous a montré comment fabriquer une sorte de lait qui calme les angoisses et permet de ramener la paix à l'âme. En l'offrant aux sirènes, elles se libèrent un peu et nous dévoilent les secrets confiés à elles seules.

À la surface, la guerre a véritablement commencé, et la majorité des côtes sont prises d'assaut. Nos prochaines attaques viseront d'ailleurs des villes balnéaires, dès que les récents noyés pourront être rassemblés. On évoque l'apparition de méduses noires, des cimetières de baleines que des organismes visqueux ramènent à la vie sous forme de squelettes animés, des bancs de centaines de squales. Près de Cuba, dans le triangle des Bermudes, des plantes intelligentes se sont développées à des échelles incroyables et émergent des flots. Sur les côtes du Brésil, des batraciens gigantesques pondent des milliers d'œufs géants qui donneront naissance à des vagues d'attaque. Ailleurs des krakens et des serpents géants ont émergé des abysses les plus profonds, où ils ont constitué leur force depuis des siècles. Plus les détails arrachés aux sirènes se multiplient, plus l'ampleur de la menace nous renvoie à ce que nous sommes, tellement peu de choses.

Un jour, la rumeur se propage à travers les champs de cultures, et les uns après les autres nous abandonnons notre poste pour rejoindre les grottes :

- La baleine blanche a été aperçue ! La baleine blanche.

Des centaines de noyés s'agglutinent autour de l'ancre de Starbuck. Les membres du vieil équipage se sont réunis : Stubb, Flack, Queequeg, Tashtego et Daggoo. « *Retournez à vos affaires !* » nous lancent-ils. Sans se soucier de notre présence, ils s'éloignent alors et quittent la cité, le long des falaises à pic. Nous sommes nombreux à les suivre. Un orifice noir apparaît bientôt dans la paroi. À quelques encablures de Canopé, il n'y a plus de poissons, ni de coraux. La lumière atteint à peine cet endroit désolé. Nous suivons l'équipage, et nous enfonçons dans un boyau qui soudain luit de mille cristaux, de trésors ramassés au fond des mers, de décorations suspendues aux parois. Le repaire d'un nabab, d'un roi des bas-fonds. La grotte s'ouvre sur une pièce reconstituée : la cabine d'un bateau. De jeunes sirènes noires sont avachies sur des couches autour d'un lit plus large. Elles sont droguées, réduites en esclavage.

- Capitaine, hurle Starbuck. Elle est enfin réapparue !

Du lit s'élève alors un grand homme, un noyé tout comme nous, aux cheveux hirsutes. Une corde pend autour de son cou, mordant dans sa chair. Il lui manque une partie de sa jambe, remplacée par un assemblage de coraux d'un rouge éclatant.

- Ahab, nous murmure Stubb, nous le suivrons en enfer s'il le faut.

Le capitaine a un rictus mauvais, une haine évidente se dégage de son visage, de ses yeux presque transparents. Sa voix roule comme le tonnerre :

- Dites-moi ce que vous avez appris !

- Elle a attaqué le détroit de Gibraltar et détruit les contreforts, l'océan et la mer sont enfin reliés. Les sirènes assurent qu'elle remonte le nord de la méditerranée pour saccager les cités maritimes. Elle se cachait pour évoluer et devenir un monstre capable d'envahir même les terres, un Léviathan des légendes.

- Un Léviathan, hein ! commente Ahab.

Il marque un temps de réflexion, toisant la foule réunie autour de lui, avant de nous haranguer :

- Nous ne craignons plus rien, noyés... L'océan nous a tout donné et tout repris, n'est-ce pas ? Nous restons des hommes, ridicules et faibles, et pourtant capables des plus grands exploits. Nous sommes des chasseurs, et notre sang bout à la perspective de la mise à mort ! Le temps est venu de reprendre notre engagement. Noyés, vous serez libérés ce soir...

Starbuck hurle alors, soutenu par les fidèles de capitaine, et tous nous sentons poindre un soulagement, la fin d'un cauchemar.

- Vous savez ce qu'il vous reste à faire, lance Ahab à ses seconds.

Le capitaine s'éloigne derrière son lit, et revient avec un imposant harpon en bois épais, terminé par une lance en fer, la plus redoutable qu'on puisse voir. Autour de nous, alors que les sirènes nous regardent sans rien comprendre, des pots circulent. On m'en passe un entre les mains.

- Répandez la mixture dans la nourriture que vous préparez, nous ordonne-t-on.

Le retour vers Canopé s'effectue en petits groupes, chacun reprend ses activités. Dans les pots se trouvent des coraux broyés en poudre, mélangés à des sucs d'anémones. Une pâte empoisonnée. Suivant nos tours de corvées, certaines d'entre nous partent préparer les repas des sirènes noires, la clique d'Ohola et ses sœurs maudites, qui nous gardent en esclavage. Les noyés se réunissent ensuite autour des grottes, et on nous conte la traque de la baleine blanche à travers les océans. Les exploits de l'équipage du Péquod. La figure d'Ahab se révèle : capitaine courageux, ombrageux, animé d'une volonté à toute épreuve, d'une haine disproportionnée.

Oui, ce qu'il attend de nous pourrait nous effrayer, pourtant cela sonne aussi le glas de notre emprisonnement, alors bien peu rechignent.

Arrive le moment de partir. Des armes sont distribuées, des épées rouillées, des harpons, des lances... et les centaines de noyés se déportent peu à peu hors de la cité et s'éloignent. On nous explique que le capitaine Ahab a continué à parcourir les océans au cours des siècles, à la recherche prétendument d'autres noyés à ramener, mais nous comprenons bien vite que toujours il chassait sa proie. C'est lui qui nous guide vers les courants atlantiques à destination de Gibraltar.

Et Canopé s'éloigne, sans regrets.

Quelques heures plus tard, les nageurs laissés à l'arrière garde nous rejoignent.

- Certains noyés ont trahi, nous lancent-ils. Des sirènes ont survécu et se sont lancées à notre poursuite, amenant le gros de leur force !

L'ordre est transmis de continuer, envers et contre tout. L'euphorie tempère nos craintes.

Le lendemain, nous émergeons à la surface en plein ouragan, au milieu des vagues déchainées. Les montagnes d'eau s'élèvent à des hauteurs vertigineuses et roulent les unes sur les autres, écrasant tout sur leur passage. Les cieux tremblent sous les coups de tonnerre, zébrés d'éclairs foudroyants. Des tornades relient l'océan aux nuages, aspirant tout ce qui approche de leur furie. On aperçoit la côte grignotée par l'océan.

Ahab a fait passer ses consignes, une petite force continuera au sud pour conduire les sirènes dans une mauvaise direction. L'appât doit s'attaquer à tous les poissons qu'ils croisent et laisser une piste sanglante derrière eux. Quant à nous, par petits groupes, nous traverserons les terres jusqu'à la

Méditerranée. Chacun des officiers et des harponneurs constitue son équipe. Je rejoins Queequeg, avec qui nous dérivons à grande vitesse vers le Sud puis à son ordre nageons vers le rivage.

Le péril est vite sur nous, les vagues nous précipitent sur les rochers, puis les courants nous entraînent à travers les maisons effondrées et sur les routes inondées. On nage avec force, anticipant les actions de l'orage et les caprices des flots. Je m'échoue plusieurs fois sur des bancs de terre, et cours alors sur la terre ferme. Cela fait tellement longtemps que je n'ai plus eu de sol sous les pieds ! Des cris derrière nous signalent les vagues les plus grosses, et comme un tramway qui passe, nous plongeons au cœur de ces dernières, emportés sur quelques centaines de mètres. À grande vitesse, nous frôlons des poteaux et des buissons submergés, des voitures abandonnées (avec parfois des silhouettes à l'intérieur).

Enfin les terres disparaissent et nous plongeons dans la Méditerranée.

Peu à peu en mettant cap au Nord, la horde se reforme. Ahab nous presse. Malgré le subterfuge, nous craignons toujours d'être pourchassés. Les heures passent, et le cyclone ne faiblit pas une seconde. Les traces de la baleine blanche sont à présent évidentes, dans les ports éventrés, les immeubles abattus et les désastres côtiers.

Une nuit passe et la traque continue. Une autre journée. Plus qu'une armée en campagne, on dirait une meute, lancée à bride abattue pour fondre sur sa proie. Presque deux jours plus tard, nous avons coupé le golfe par le travers, car le capitaine pense que la baleine a pris beaucoup d'avance sur nous.

Entraînés par les vagues qui cascadenent vers la côte, nous surgissons enfin au fond d'une immense baie où surnage le haut des immeubles. Un vaste bâtiment sort du lot, à l'avant de tous les autres, une structure octogonale toute en verre. Des avions échoués flottent alentour. Sur le toit, de petites silhouettes agitent les bras, espérant une évacuation. Or soudain la scène est occultée... Émerge de l'eau la plus formidable des créatures qui puisse exister, et des torrents de vagues s'éparpillent autour d'elle. Elle est blanche, tranchant sur tout le reste. En quelques instants elle est aussi haute que l'aérogare en verre, puis fait deux fois sa taille... et enfin trois ou quatre fois.

- La voilà ! hurle Ahab. À l'assaut ! Elle est la voix des océans, celle qui nous a condamnés.

Malgré la peur nous accélérons. Les bruits du verre qui explose et du métal qui se tord couvrent par moments la folie des éléments. Des cris surgissent de l'arrière, remontant d'homme en homme :

- Les sirènes sont sur nous...

- Contenez-les, hurle Ahab.

La baleine blanche est colossale, ses nageoires pectorales ont évolué pour former des bras monumentaux qui lui permettent de se hisser sur la terre ferme, là où l'eau est peu profonde. La détonation de son souffle jaillit à plusieurs dizaines de mètres de hauteur, et son bruit nous parvient comme un coup de canon, attirant le regard sur toutes les plaies et les blessures qui hérissent son dos. Elle a dû en affronter des Léviathans pour gagner sa place ! Sa gueule prodigieuse bée grande ouverte, hérissée de dents. Pour ceux qui en auraient douté, il s'agit d'un cachalot capable d'ingurgiter n'importe quoi. Et alors qu'elle s'avance parmi les immeubles, et fracasse l'espoir des survivants esseulés sur leurs îlots artificiels, nos forces parviennent sur elle, ballotées par des remous et des vagues furieuses.

Les noyés sont des centaines, petites fourmis ridicules, moustiques insignifiants. Pourtant les harpons filent, et les cordes tressées emportées avec eux. On forme des chaînes, on escalade le bas du monstre. Le capitaine hurle et rit en même temps. D'un coup de nageoire caudale, la baleine fouette des

hectolitres d'eau, au milieu des constructions qui s'écroulent. Des dizaines de noyés sont écrasés. On ne peut rendre compte d'une telle masse, d'un tel écart avec notre petitesse. La forme blanche nous dépasse à présent de plusieurs immeubles de hauteur, se mouvant sans vergogne dans une rage véhémence. Elle n'a besoin de rien de plus qu'un mouvement en avant pour annihiler tout ce qu'elle heurte.

Ahab est parvenu à se hisser sur le monstre, et il escalade avec l'aide de son équipe. Flask mène l'assaut d'une autre part. Parfois la baleine s'ébroue ou est recouverte d'eau, et les hommes tanguent et volent, avant de se rattraper ou de disparaître. Les noyés ont affronté le pire dans leur existence, y compris la mort, ils convergent autour de leur proie en ignorant les pertes. Un coup d'épée, ou une vague élevée, permet de s'ancrer aux parois blanches pour se hisser. Des cris se répercutent : on peut rejoindre l'œil ou l'oreille et tenter de provoquer d'importants dommages. Il ne semble guère se trouver d'autres points faibles sur un tel mastodonte. Certains se mettent à plusieurs pour lacérer le cuir là où le monstre a été blessé et raviver les plaies.

Des sirènes noires jaillissent des flots et fondent sur les noyés. Parmi elles, Ohola hurle son mépris :

- Aujourd'hui vous paierez le prix, hommes de peu de foi.

Et leur vitesse élevée les emmène au-dessus de l'eau, pour attraper les courageux accrochés à la baleine et les entraîner avec elles. Nous luttons autant à présent contre nos anciens alliés qu'autre chose. Un coup d'œil permet pourtant de voir qu'Ahab a progressé, ses compagnons le retiennent avec leurs filins, alors qu'il se rapproche de l'œil de son ennemie.

Mais l'intelligence est aussi dévolue à nos adversaires. Des cris et sifflements s'élèvent depuis les eaux pour mettre la baleine en garde. Le monstre marin rue alors et se secoue... Il nous faut un moment pour comprendre qu'elle retourne dans la baie. Les efforts des noyés n'auront servi à rien ! Ahab hurle et vilipende la terre et le ciel, promettant mille morts à tous ceux qui l'entendent. Il jure de parvenir à se venger, de mener enfin sa traque à son terme. Il lève son harpon et frappe vers le globe oculaire.

L'immense baleine plonge alors et disparaît sous l'eau. Les noyés décrochent les uns après les autres, certains s'éloignent vers la terre ferme pour fuir la furie des orques et des sirènes. Le capitaine et son équipage émergent de l'eau. Ils n'ont pu atteindre leur but !

- dispersez-vous, hurle Ahab, attendez qu'elle émerge.

Or c'est une gueule prodigieuse qui s'élargit autour d'eux, puis la baleine blanche surgit dans des cataractes, une sorte de siphon se forme dans sa gueule, qui emporte toutes leurs vellétés. Avec quelques malheureux, nous avons fui vers les collines qui s'élèvent, à la frontière où la mer vient buter, presque malgré elle. Un à un, les noyés sont rattrapés.

Dernier d'entre eux, je me hisse à l'abri, perdu, désespéré. Des sirènes émergent de l'eau, le regard mauvais, et me tendent les bras... car ma place n'est plus sur la terre.

Je m'effondre en pleurs.

... Sûrement je replongerai bientôt... pour l'instant cela m'est impossible !